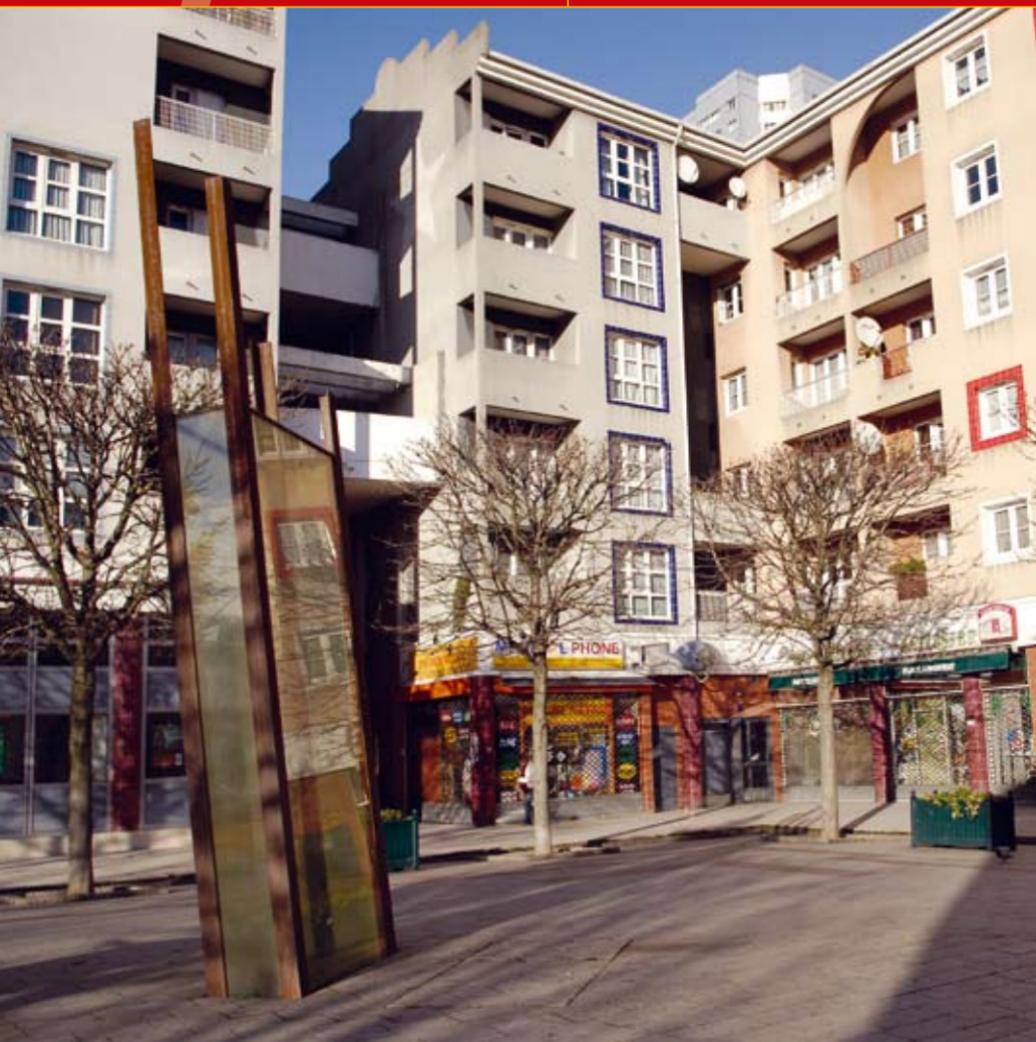


# 1 La Fontaine Place Saint Just

BERNARD LALLEMAND

Un texte de Christophe Grauwin  
Une nouvelle d'Anita Van Belle







Cette collection a été réalisée  
avec le soutien de la Ville de Vitry-sur-Seine  
et du Conseil général du Val-de-Marne



© semise 2007

Conception graphique et photographie : Mirela Popa et Jérémie Rone

# La Fontaine Place Saint Just

BERNARD LALLEMAND

page 7 | **La Fontaine de la Place Saint Just**  
Un texte de Christophe Grauwin

page 15 | **Youri Gagarine**  
Une nouvelle d'Anita Van Belle



**La Fontaine Place Saint Just** 1990 - Bernard Lallemand - Fontaine verre et acier - Place Saint Just, Vitry-sur-Seine

# La Fontaine de la Place Saint Just

Un texte de Christophe Grauwin

« Que vous regardiez les corps caoutchouteux, glabres et chantonnants produits en série par la télévision ; les corps chiffrés, paramétrés, promus par la finance et l'industrie moderne, ou les corps détachables, rechargeables, reproductibles in vitro, recherchés par la science, au fond c'est toujours la même névrose qui s'exprime : un désir forcené de le standardiser le corps, de l'industrialiser, de le contrôler, d'optimiser ses fonctions naturelles, chacune de ses manifestations organiques étant aussi un rappel à sa loi organique, à sa fragilité, à sa mort », remarque Bernard Lallemand.

Rien de didactique, pour autant, dans le travail du plasticien, mais des compositions sobres, presque sèches, sur lesquelles le spectateur peut greffer ses propres peurs ou pensées. Ses premières œuvres, à la fin des années 80, réduisent ainsi les sentiments, les fonctions vitales à une épure, exprimée dans des matériaux industriels ou médicaux : une façon de représenter le fantasme moderne de l'hygiénisme, de désincarnation, dans un langage qui, bizarrement, rend le corps d'autant plus présent à l'esprit.

Dans une pièce comme « Solitude », par exemple, créée en 1988 (voir figure 1), il n'y a rien d'autre qu'un parallépipède



1. **Solitude** 1988 - Bernard Lallemand

d'acier supportant une bande de caoutchouc, pour ce qui pourrait être un lit d'hôpital aseptique, une cuve de rétention pour produits chimiques, tout aussi bien qu'un linceul, une chrysalide, avec ces longs pans de caoutchouc qui s'accumulent au sol, évoquant une flaque, un écoulement, un accouche-

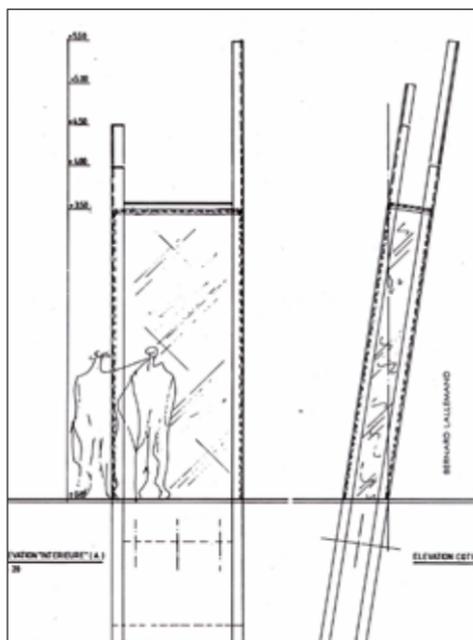
ment: quelque chose de fluide, de viscéral, qui contredit l'imputrescibilité des matériaux et le rigorisme des formes. De la même façon, le « Souffle », composé en 1989, suggère au spectateur toutes sortes d'instruments, d'opérations industrielles ou hospitalières – un poumon d'acier ? Un incubateur ? Une gaine de ventilation ? – et dans le diffus sentiment d'oppression qui résulte de ces images, librement formées, fait d'autant mieux ressentir un « besoin de souffler ».

Autant dire que, dans les œuvres de Bernard Lallemand, les idéologies sécuritaires ne tiennent jamais bien longtemps, victimes d'une contradiction interne, d'un vice de fabrication : plus vous vous efforcez d'abstraire le corps, plus il se renforce dans la sphère du non-dit, et plus il a de pouvoir sur vous.

En 1990, alors que son travail commence à être reconnu, recherché par les fonds d'art contemporain, le plasticien participe à un concours organisé par la Ville de Vitry-sur-Seine et la Semise, en vue de la conception et de la réalisa-

tion d'une fontaine, place Saint-Just. Avec ses antécédents, il ne pouvait rester insensible aux contraintes techniques stipulées dans le projet : pas de grand jet, pas de bassin où risqueraient de se retrouver des pièces ou des canettes, quelque chose de simple et de peu « dérangent ». « Il m'a semblé qu'il y avait là un désir de contrôle, de sécurité, alors que la fontaine, dans sa conception classique, est plutôt évocatrice de sensualité, de plaisir charnel, de fécondité. J'ai donc décidé de mettre en évidence cette contradiction et de proposer, en quelque sorte, une « anti-fontaine », une fontaine où l'eau serait enfermée », indique Bernard Lallemand.

Ses dessins et ses maquettes (voir figure 2) emportent l'adhésion du jury, et le plasticien commence à réaliser l'œuvre qui s'élève aujourd'hui sur la place Saint-Just : dans cette fontaine invertie, l'eau circule à l'intérieur d'une cage de verre, dont les arêtes sont marquées par des barres d'acier. « Cette fontaine a été une étape intéressante pour moi : en elle se sont fixées, cristallisées plusieurs idées ou sentiments qui étaient jusque là en gestation, et que j'ai depuis poursuivis, développés », souligne Bernard Lallemand.



**2. Projet de fontaine pour la Place St Just**  
1989 - Bernard Lallemand - Dessin



**3 . Une vie de rêve** 1998 - Bernard Lallemand

Parmi les idées qui ont éclor à Vitry, il y a notamment cette façon de considérer les surfaces architecturales (sol, mur, plafond) comme des épidermes, et de leur faire subir, à rebours des tropismes purificateurs, des altérations, des éruptions.

« J'ai fait en sorte que la

fontaine sorte directement du sol, sans la transition d'un rebord, d'un socle, comme si elle en était une excroissance. Dans une deuxième version du projet, qui n'a pas été retenue, la fontaine n'était pas une turgescence mais une cavité, une invagination », note le plasticien. Ces manifestations cutanées ou sous-cutanées reviendront, par exemple, dans « Prolifération », une pièce composée en 1992. Un mur est parsemé de ventouses rouges, comme s'il avait attrapé la variole, dans un de ces retournements qu'affectionne Bernard Lallemand : ce qui est normalement un instrument d'évacuation, d'assainissement devient le ferment d'un malaise, d'une maladie.

La Fontaine de la Place Saint-Just a initié un deuxième élément qui, par la suite, prendra une place significative dans le travail de l'artiste. Il s'agit de la cabine de verre, de la vitrine, de cette aporie de la transparence dans laquelle s'est enfermé le monde moderne : sous prétexte de se rendre transparent, on se simplifie tant et si bien qu'on ne signifie plus rien, qu'on devient opa-

que. Dans « Identité » (1993), les êtres humains sont réduits à une série de box vitrés, avec dans chaque box, sortant du mur, un embout en caoutchouc rouge, auquel chacun peut connecter sa personnalité. « Une vie de rêve » (1998, voir figure 3) reconstitue une boutique, à l'équivalent des sex-shops, ou de l'espace mode d'un grand magasin, dans laquelle sont présentés aux consommateurs, des appareillages et instruments avec les tuyaux qui permettent de les connecter, pour une société moderne et communicante. Vous restez bien sûr libre d'imaginer toute autre sorte de shopping et d'interprétation : les compositions de Bernard Lallemand n'imposent rien.

Un troisième constituant de la Fontaine vitriote aura des prolongements, des développements dans les œuvres ultérieures : c'est l'enfermement des fluides, la circonscription des substances vitales. La Fontaine est ainsi très proche, d'un point de vue structurel, d'une composition comme Amnios (voir figure 4), créée en 1996. Dans les deux cas, le liquide (ou la possibilité de liquide dans Amnios) est contenu dans une cabine vitrée, congné dans un circuit



4 . Amnios 1996 - Bernard Lallemand

fermé, neutralisé, sans secret apparent : comme si l'homme voulait se persuader qu'il contrôle parfaitement ses sécrétions, ses humeurs, qu'il en connaît le sens. Et comme si Bernard Lallemand feignait d'accéder à ce désir, pour aussitôt le subvertir, en multipliant les trajets jusqu'à l'absurde, en inventant des circuits qui, sans cesse, renvoient l'homme à l'homme, le concept à son origine organique, insupportablement périssable. C'est perceptible, en particulier, dans une pièce comme *Music Box* (voir figure 5), réalisée en 2000, où des mannequins sont harnachés, à l'endroit de leurs orifices et appendices, d'un réseau de tuyaux transparents. Ils semblent désireux d'affirmer l'usage autonome et parfaitement maîtrisé qu'ils entendent faire de leur sexualité, de leurs fluides, et ce faisant n'en sont que plus dérisoires, plus asservis à l'ordre naturel.

Encore une fois, il est parfaitement loisible d'imaginer tout autre chose, les œuvres de Bernard Lallemand se contentant, en général, de soulever légèrement le faux-plafond de la modernité, d'en libérer le mauvais génie, en laissant au spectateur le soin de le poursuivre avec des phrases. C'est ce que vous pouvez faire, place Saint Just, devant la fontaine, tout seul ou en couple, avec une pensée pour ces pauvres amoureux d'antan qui étaient condamnés à jeter une pièce et à faire un vœu, ou pire encore à se désaltérer d'une eau non purifiée.



## **BERNARD LALLEMAND**

Repères biographiques

1947 : naissance à Villeneuve Saint Georges

1989 : exposition intitulée «Intérieur», chez Daniel Ankri, Paris

1990 : réalisation d'une Fontaine pour la Ville de Vitry-sur-Seine

1998 : exposition intitulée «Une vie de rêve», Galerie Anton Weller, Paris.

2000 : exposition intitulée «Music Box», Galerie du Wazoo, Amiens

2002 : exposition intitulée «Electric Body», Cité de la Musique, Paris.



**5 . Music Box** 2000  
Bernard Lallemand



# Youri Gagarine

UNE NOUVELLE D'ANITA VAN BELLE



**L**a plus grande surprise de Youri Gagarine, lorsqu'il était mort, avait été de découvrir, après son passage de la grande steppe blanche, un Soviet Suprême des Décédés. Comme Youri appartenait à l'Armée de l'Air, en tant que vivant, c'était un Général, à la poitrine barrée de médailles nuageuses, qui lui avait expliqué les règles.

En gros, le Paradis Rouge n'était pas imperméable. Youri avait le droit de sortir. Les conditions étaient simples, mais draconiennes : se matérialiser uniquement dans les avenues qui portaient son nom et ne pas dépasser un rayon de deux kilomètres occidentaux à partir de son point de chute.

Pour se matérialiser, il aurait besoin à chaque fois d'un véhicule. Cabanes de chantier, colonnes Morris, cabines téléphoniques, WC publics qu'on ouvrait avec de la monnaie, à lui de voir.

Une fois sur terre, il emprunterait l'aura d'un humain qui le transporterait avec lui sans s'en apercevoir.

« C'est clair ? » avait demandé le Général défunt.  
« Limpide, » avait répondu Gagarine.

Il avait claqué les talons, mais le bruit s'était perdu dans l'environnement cotonneux.

Youri n'avait pas profité tout de suite de cette permission inattendue.

Il souhaitait d'abord s'accoutumer à son nouveau statut. La nourriture lui manquait, le bortsch que préparait sa femme, les fondants pirotshki de sa mère, le saucisson, les cornichons à l'aigre... Et il n'y avait pas que ça. Youri était un fervent promeneur. Il aimait la sensation physique de traverser une forêt de bouleaux au petit matin, ou d'observer un ciel nocturne, avec les bruits étouffés de la nuit qui montent vers vous, comme si vous étiez soudain devenu une montagne.

En somme, l'appréhension de Youri Gagarine était simple : peut-on apprécier une vie sans corps ?

Parfois, en déambulant parmi les autres morts, qu'il percevait sous la forme de couches mouvantes (il fallait que l'un d'eux se poste face à lui pour qu'il puisse réellement le reconnaître), il se demandait même s'il parviendrait à comprendre le monde sans l'aide de ses sensations.

Voilà pourquoi Gagarine ne se précipita pas pour explorer les avenues Youri Gagarine de Karlovy Vary, Volgograd, ou des autres deux mille huit cents adresses qui lui étaient permises.

Quand il se décida, cependant, il choisit la France. Il se rappelait avoir planté, dans l'une de ses villes, un « arbre du cosmonaute. » À cette occasion, alors qu'il portait une couronne de fleurs autour du cou, un homme lui avait présenté un dahlia à son nom, le dahlia Gagarine, planté au moment de son vol autour de la terre. Ces souvenirs étaient précieux pour l'ancien cosmonaute car, à vrai dire, bien que le Paradis Rouge fut organisé à la Perfection, Youri regrettait que les espaces qui lui soient ouverts fussent exclusivement urbains. Son père, Alexeï, était charpentier, et sa mère, Anna, trayeuse au village de Klouchino. Youri aurait aimé arpenter les grands espaces de la campagne française, qu'il imaginait chargés de blés mûrs et de vignes qui montaient à l'assaut d'un ciel serein. Cependant, cette possibilité étant exclue, Youri s'immergea

dans l'index des rues et avenues qui portaient son nom, sous la rubrique « France ». Une légère déception l'envahit lorsqu'il constata que la Ville Lumière ne l'avait pas honoré, lui, un héros de la Révolution. En contrepartie, bien des villes à l'extérieur de Paris, qui formaient sur la carte une sorte de ceinture en lisière de la capitale, avaient baptisé leurs avenues de son nom. Youri Gagarine suivit leur énumération de son index éthéré et pointa un nom, dont l'une des parties évoquait un fleuve majestueux : Vitry-sur-Seine.

Vitry-sur-Seine avait aménagé une avenue Youri Gagarine large (à quatre bandes, était-il précisé), et qui coupait, selon le plan, cette vaste localité (la seconde ville d'Ile-de-France) en deux parties approximativement égales. C'était véritablement un bel hommage au conquérant de l'espace qu'il avait été. Cet honneur donna envie à Youri d'accélérer sa première descente vers la Terre. Toujours selon la brochure, il existait à Vitry-sur-Seine un véhicule potentiel, un parallélépipède rectangle discret, qui permettrait à l'ancien cosmonaute de se matérialiser sans éveiller l'attention, dans un lieu suffisamment peuplé pour qu'il puisse trouver un humain qui l'emporterait avec lui, tel un tracteur fidèle, dans le rayon admis des deux kilomètres occidentaux qui lui étaient alloués.

À la dernière minute, pourtant, Youri, lesté de bons conseils (Comment se déplacer à l'aide d'une aura sans en gêner le propriétaire,) hésita sur le rebord d'un nuage qui allait s'effilochant. Son séjour en orbite autour de la terre, le premier effectué par un humain, avait eu deux conséquences immédiates : il était devenu célèbre, un véritable dieu vivant, et dans la foulée, les autorités soviétiques lui avaient interdit de voler. Un symbole vivant de la puissance de l'URSS ne met pas sa vie en danger pour satisfaire une passion égoïste. Youri avait donc défilé, debout dans de multiples voitures décapotables, il avait serré des millions de mains, et vu des

milliards de prunelles de femmes s'humidifier à sa vue, mais il lui avait fallu attendre une éternité pour remettre le pied dans un avion à réaction.

Le jour tant attendu enfin arrivé, Youri Gagarine avait décollé dans une allégresse inégalée. L'appareil s'était crashé moins d'une heure plus tard. On pouvait donc sans exagérer qualifier ce dernier vol de catastrophe absolue. Voilà pourquoi Youri se retrouvait à se dandiner d'un pied sur l'autre, hésitant à se lancer, dans ce climat humide (bien qu'il n'en sentît rien, il s'inquiétait pour la visibilité), en contemplant la terre de haut.

Bien sûr, cette fois, il était déjà mort. De plus, il voyagerait sans fusée. En théorie, il ne pouvait donc plus rien lui arriver. Mais sa confiance en lui avait été sapée par son décès inopiné, et il avait hérité de sa mère un sens tragique qui le poussait à imaginer sans cesse le pire. Ce fut probablement cette dernière instance qui le poussa à agir. En effet, dans ce cas précis, il ne parvint à rien imaginer du tout.

Youri Gagarine se dressa sur la pointe des pieds et écarta les bras, perpendiculaires au corps. Il les ramena rapidement vers lui lorsqu'il remarqua qu'il faisait très Christ du Corcovado, ce qui pouvait ne pas être apprécié où il était.

Il fit simplement un pas en avant.

Un jet d'eau balaya joyeusement l'espace devant lui.

Dans un moment de panique, le premier astronaute de l'histoire de l'humanité songea que la brochure qu'on lui avait remise était incomplète, voire erronée.

Ce n'était pas le cas.

Après s'être ajusté au nouveau contexte, Youri constata qu'il se trouvait bien dans le parallélépipède de verre, son véhicule désigné, qui soulevait les plaques de béton environnantes, comme s'il les avait fracassées en arrivant du centre de la terre.

Youri Gagarine était arrivé à Vitry-sur-Seine. L'eau qui l'entourait provenait d'un jet enfoncé dans le sol. Elle rejaillissait sur les parois du parallélépipède, emprisonnée. C'était peut-être une sorte de fontaine autistique, se dit Gagarine, mais il n'eut pas le temps d'approfondir sa réflexion car un humain, coiffé d'une casquette EVEREST, braquait sur lui un appareil photo. Instinctivement, l'ancien cosmonaute se redressa. Après avoir déclenché, l'autre s'approcha et pointa un index impérieux sur la paroi de verre.

« Moi ? » demanda Gagarine, affolé. Il n'était pas censé être visible.

Mais l'homme traça un cercle du doigt. Il y avait un impact à cet endroit précis. Quelque chose avait heurté le verre et l'avait étoilé sans le briser. Instinctivement, plus pour essayer que convaincu du résultat, Youri posa l'extrémité de son index sur celui de l'homme.

Il se retrouva sur une petite place. Le parallélépipède s'éloignait de lui. Il le contournait pour observer une femme, derrière une vitre, qui s'activait sur une machine à coudre sous un panneau : « Nouveau ! Express ! Retouches dans la journée ! » Le déclencheur de l'appareil fut à nouveau activé, mais cette fois l'objectif était braqué sur la couturière. Youri Gagarine comprit qu'il avait réussi. Il se déplaçait dans l'aura de l'humain coiffé de l'EVEREST.

L'homme flânait. Il observait ce qui les entourait.

Cernées par les stores d'un immeuble de bureau contemporain, deux affiches proclamaient « Fais comme l'oiseau » et « Ça ira mieux demain », avec un sous-titre : « Une relation durable, ça change la vie. » Youri sourcilla. Il était mort le 27 mars 1968. Combien de temps exactement avait-il hésité avant de descendre sur terre ? Fallait-il désormais rappeler aux humains les bienfaits d'une psychologie équilibrée ? Et ce slogan : « Fais comme l'oiseau ? » Pour l'avoir pratiqué,

Youri connaissait les astreintes de la formation nécessaire pour y parvenir, à faire l'oiseau. Fondateur et mouleur de par ses études, il avait compté de dures années dans l'armée avant de parvenir à réaliser son rêve. Afficher cette ambition sans préciser les sacrifices nécessaires pour y parvenir lui semblait un peu leste. Mais EVEREST se penchait déjà sur un autre descriptif. Il semblait être un grand lecteur.

« Place Saint-Just » précisait une plaquette de tôle émaillée surmontée du portrait d'un homme en perruque. « Saint-Just, âgé d'à peine 25 ans, adhère avec enthousiasme à la Révolution et proclame son espérance : « que l'Europe apprenne donc que nous ne voulons plus un malheureux, ni un oppresseur sur le territoire français ; que cet exemple fructifie sur la terre ; qu'il y propage l'amour des vertus et du bonheur. Le bonheur est une idée neuve en Europe. »

Youri fut troublé par cette dernière phrase. Selon son expérience personnelle, le bonheur était une idée neuve (et inaccessible) pour la très grande majorité des habitants de la planète Terre. Dans un soupir, EVEREST s'éloigna du panneau. Il ne l'avait pas photographié. Youri l'approuva.

Les deux hommes longèrent ensemble le bâtiment qui affichait ses diktats curieux. « Une relation durable... » relut Gagarine, et il sut dans l'instant qu'EVEREST faisait de même. « Crédit Agricole » spécifiait l'affiche, en petits caractères. Crédit Agricole ? L'aura et son passager connurent simultanément une illumination : l'affichiste moralisateur était une banque. Une banque ! EVEREST haussa les épaules. Gagarine s'inquiéta. Ne fallait-il pas s'indigner ? Une banque avait-elle le droit d'inciter ses clients à la vie maritale ? Sinon, quelle pouvait être la signification « D'une relation durable, ça change la vie ? » Et pourquoi : « Fais comme l'oiseau ? » L'organisme financier prêtait-il de l'argent aux futurs astronautes ? Y avait-il une école de formation particulière à Vitry-sur-Seine ?

Une pluie fine se mit à tomber. EVEREST pressa le pas, emportant Youri Gagarine loin de la signification possible de l’affichage par une banque qui semblait prospère du slogan « Ça ira mieux demain » affiché sur son sas d’entrée.

D’une foulée souple, le photographe et l’astronaute dépassèrent des commerces dont les néons commençaient à trancher sur le bleu noir du ciel. Ils longèrent un grand magasin d’alimentation, un cinéma Robespierre, une grande surface d’électro-ménager... Ils arrivaient en vue d’un rond-point surmonté d’une immense sculpture quand Youri se demanda s’il avait la faculté d’influer sur les mouvements de son auriste.

« Tourne à gauche, » ordonna-t-il.

À l’armée, en prévision de son séjour dans l’espace, Gagarine avait suivi une formation intensive de yoga. Il vida son esprit, répéta son ordre tel un mantra, les visualisa tous les deux à gauche de la sculpture. EVEREST ne fit même pas un pas de côté. Il se dirigea droit sur une immense bâtisse d’acier, de béton et de verre, présenta un carton d’invitation à un vigile, attendit cinq minutes devant un portail de détection, salua trois autres vigiles et pénétra au sein d’une foule compacte.

D’un seul coup, Youri crut recevoir l’impact de lumières vives, de conversations animées qui s’entrechoquaient dans l’espace, de silhouettes colorées et perlées de pluie qui s’embrassaient, s’enlaçaient, se relâchaient. Cependant, il décela au retard dans l’émotion que c’était le malaise d’EVEREST qu’il partageait.

En 1941, l’armée nazie avait envahi Klouchino. Après avoir brûlé l’école, les nazis chassèrent les habitants de leurs maisons. Les parents de Youri creusèrent une tranchée-abri au fond du jardin. En se nourrissant de légumes glanés, les

Gagarine avaient eu tout le loisir d'observer la vie des soldats qui occupaient leur pavillon. Au bout d'un moment, Youri avait senti la colère le désertir, comme si c'était et ce n'était pas leur cuisine, sa chambre, la minuscule salle de bain, que les nazis utilisaient. La distance, le froid, finirent par donner aux scènes quotidiennes un curieux détachement, surtout le soir, quand les nazis circulaient en bretelles devant les fenêtres illuminées. Ça faisait mal d'une douleur étouffée, lointaine. Youri finit par ne plus les regarder. Après la libération, toute la famille fut envoyée à Gzhatsk pour reconstruire la ville, et les Gagarine s'en trouvèrent bien. Ils n'auraient pas aimé retourner vivre dans la maison, maintenant peuplée d'odeurs étrangères.

La perception fugitive du malaise d'EVEREST rappela à Youri la sensation de dédoublement qu'il avait éprouvée à cette période, à la fois acteur contraint à la passivité et spectateur douloureux de l'occupation de sa propre vie.

Soudain, occultant la question en suspens de l'ex-cosmonaute qui se demandait s'il pouvait changer d'auriste à volonté, l'obscurité se fit dans l'immense bâtiment contemporain, dont chaque mètre carré était peuplé par ces hordes d'humains volubiles qui angoissaient EVEREST. Acclamée par un public enthousiaste, qui suivait l'action sur grand écran, une ligne verte et fluorescente apparut, tranchant sur cette nuit artificielle. La ligne fut franchie par une silhouette bleutée, suivie par un groupe de silhouettes semblables. Une voix annonça que le MAC/VAL, Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne, venait d'être inauguré. La lumière jaillit à nouveau en force, sous une salve d'applaudissements. EVEREST, engoncé dans la masse, suivit la foule qui s'engouffrait vers une grande salle en contrebas. Puis, sans prévenir, il obliqua vers la droite.

Youri et lui se retrouvèrent entre quatre parois miroitantes. Très grand, EVEREST dominait les autres invités d'une tête minimum. Il franchit ce couloir sans s'y attarder, et déboucha dans un espace d'exposition occupé par de grandes toiles.

« Sortons ! » intima Youri, qui venait de reconnaître, peints sur ces surfaces, de nombreux symboles de la société capitaliste américaine : vedettes de cinéma, immeubles aux escaliers de secours rouillés, limousines, armes à feu, un vrai catalogue de ces images que les valets de l'impérialisme trouvaient poétiques et séduisantes.

Bien entendu, EVEREST n'en fit rien. Il respirait mieux, maintenant qu'il se trouvait dans cet espace relativement protégé. Il semblait même prendre un certain plaisir à déambuler parmi ces toiles déviationnistes. Un plaisir que Youri Gagarine, malgré le flou du sentiment, perçu en écho, aurait qualifié de nostalgique.

Un soupçon aussi vrillant que la mèche de foreuse d'un tourneur professionnel traversa le cosmonaute.

Il se mit à observer attentivement le reflet d'EVEREST dans les vitres qui protégeaient les toiles. Entièrement vêtu de jeans, malgré ses cheveux d'argent, avec un t-shirt blanc sous la chemise, chaussé de tennis et coiffé de sa casquette qui surmontait un visage aux yeux bleus cernés par une barbe de trois jours, démarche désinvolte, corps de vieil athlète, sans veste alors que les autres participants arboraient manteaux et anoraks, plus d'un mètre quatre-vingt, une dentition parfaite à son âge avancé... Bien qu'il ne puisse en être certain, Gagarine soupçonna qu'il était transporté en douce France par un citoyen légal des USA.

Au moins, sa situation l'empêchait de s'asseoir et de se prendre la tête entre les mains, et même, dans une moindre mesure, de se lamenter bruyamment comme le faisaient les

trayeuses de Klouchino lorsqu'elles perdaient un veau à la naissance.

« Pourquoi suis-je ici ? » gémit Gagarine, oubliant qu'il s'agissait là d'une interrogation essentiellement humaine, car lui s'y trouvait parce qu'il avait choisi Vitry-sur-Seine, et sa fontaine introvertie.

Dans son malheur, Youri faillit passer à côté de la merveille qui s'offrait à lui, l'une des plus belles choses qu'il lui restait à découvrir au-delà de la mort, une raison bien suffisante pour utiliser un Yankee comme mule. Devant lui, à côté d'un homme étrange, habillé d'un costume jaune et coiffé d'un Borsalino de la même couleur, les yeux dissimulés par des lunettes noires, se trouvait une représentation exacte du cosmos, du moins de la partie du cosmos que Youri avait pu admirer, y naviguant, là-haut, parmi les étoiles.

La toile était vaste. Elle était belle comme le ciel lui-même. Gagarine aurait donné sa combinaison pour la ramener chez lui, oubliant que maintenant, il était devenu, en quelque sorte, une particule scintillante du phénomène représenté.

Humblement, il surveilla les mouvements d'EVEREST, mais l'homme ne faisait pas mine de passer à l'œuvre suivante. Ensemble, ils suivirent les lignes qui reliaient entre elles les étoiles d'une constellation, puis d'une autre, se perdant dans l'immensité familière.

– Si, il est à Vitry, absolument, fit une voix grave.

Youri se laissa pénétrer par les mots. Il les comprenait. Jusqu'ici, aucune conversation ne lui était parvenue. Peut-être était-ce la réminiscence de son voyage qui l'avait rendu plus attentif. Ou peut-être qu'EVEREST portait un intérêt particulier à ce dialogue, lui aussi.

– Je ne vous crois pas.

– Ce sont les grands magasins Leclerc qui l'ont racheté. Ils l'ont fait monter sur socle. Il sert de point de repère à l'entrée de leur parking.

– Le Spoutnik. À Vitry-sur-Seine ?

– Exactement.

– Je n’y crois pas.

– Je vous y amène ? dit la voix grave. Ma voiture est dans le parking, à deux minutes. Ensuite, nous repartirons ensemble pour Paris, si vous voulez.

Youri Gagarine se surpris à flotter sur l’aura d’un homme sec, en trench noir. Il traversa le hall de l’immense bâtiment en sens inverse, vers la sortie. Des dizaines de personnes attendaient encore devant le portillon de sécurité, face aux trois vigiles qui les comptaient. La pluie avait repris. L’homme en trench rabattit son col et se tourna vers son compagnon, qui admirait la sculpture érigée sur le terre-plein.

– Nous y allons ?

– Je vous suis.

– Vous n’avez rien contre les chiens ?

– Que du contraire.

– Tant mieux. Ma femme n’a pas pu promener la chienne aujourd’hui, elle nous attend dans la voiture. Je suis passé par le parc du Coteau avant de venir. C’est un très bel espace vert, qui jouxte la bibliothèque, vous voyez ?

– Absolument pas. Je dois vous avouer que c’est la première fois que je mets les pieds à Vitry. D’ailleurs, pas plus tard qu’hier, je confondais encore avec Ivry. Vous savez ce que c’est, on naît à Paris, on vit à Paris...

– Bien sûr, bien sûr. Au-delà du périph, le Sahara, dit la voix grave.

Les deux hommes se mirent à rire. Youri éprouva un petit pincement. L’homme en noir était plus petit qu’EVEREST et il se sentait plus à l’étroit dans son entour. Mais un mot magique avait été prononcé. Le Spoutnik ! Youri Gagarine n’en croyait pas sa chance : il était redescendu sur terre à l’endroit exact où un Spoutnik avait atterri, après une vie de

longue errance, il n'en doutait pas, car si de la terre à la lune, la distance était respectable, de la lune à Vitry, elle semblait fantastique.

« Et alors ? » pensa Youri Gagarine. « Avant que j'y naisse, Klouchino non plus, n'était pas vraiment une destination mémorable. »

Il essaya de se concentrer afin d'en apprendre davantage sur ces hommes qui semblaient passionnés par la conquête de l'espace. Comme pour lui donner raison, la voix grave précisa :

– Elle s'appelle Laïka.

L'homme désignait la chienne rousse qui battait de la queue dans le coffre d'un break.

Laïka ! Le cœur tendre de Gagarine faillit se remettre à battre à l'énoncé de ce doux prénom. Laïka, la chienne qui l'avait précédé, qui avait tourné sur orbite dans Spoutnik II, qui lui avait, en quelque sorte, ouvert la voie. Bien sûr, cette chienne-ci n'en était qu'un avatar, mais Youri fut très heureux lorsqu'elle vint d'un bond se placer entre les deux hommes et lança un aboiement sonore.

– Du calme, du calme, fit la voix grave. Je ne sais pas ce qu'elle a aujourd'hui, elle n'arrête pas de tourner en rond.

Le second passager flatta la chienne qui lui planta sa truffe dans l'oreille.

– Bien, allons-y, poursuivit la voix grave. Si elle vous envahit, repoussez-la sur le siège arrière.

Le break franchit une rampe éclairée au néon et s'enfonça dans la nuit. L'homme conduisait vite. Il logea un disque argenté dans une fente, et un air de musique s'éleva.

« Comme les choses ont changé, » songea Gagarine. « Comme elles ont changé depuis Klouchino, et encore bien après. »

La première fois qu'il avait entendu de la musique, c'était sa mère qui chantait. Gagarine contempla, songeur, l'indicateur de vitesse, une flèche électronique qui indiquait 100 km/h.

« Les deux kilomètres occidentaux ! La limite à ne pas dépasser ! »

Malheur ! Qu'allait-il advenir de lui ? Il les avait sûrement franchis, à l'heure actuelle. Il avait franchi la limite autorisée, lui qui toute sa vie avait observé le règlement comme un moine sa clôture. Ce qui impliquait qu'il n'avait même pas lu quelles pourraient être les conséquences d'une infraction éventuelle.

– Mais oui, mais oui, murmura la voix du second passager.

Gagarine sentit qu'on le prenait doucement, mais fermement, par la truffe, et qu'on le repoussait vers le siège arrière.

Pour la première fois depuis qu'il était redescendu sur terre, il voulut protester.

Une série d'aboiements à rendre sourd fit vibrer l'habitacle.

Le second passager s'esclaffa.

– Vous pensez qu'elle le reconnaît ?

Le conducteur utilisait sa main droite pour atteindre la commande électronique d'ouverture des vitres, à sa gauche, et simultanément, entamait le tour du rond-point.

– Merde, fit-il.

Les vitres du break s'abaissèrent dans un bel ensemble alors que ses roues entamaient un quadrille glissando, heureusement temporisé au dernier moment. Une rafale de pluie fouetta les passagers qui déglutirent. Ils avaient vu s'approcher l'objet de trop près à leur goût.

Sauf Gagarine qui aboyait de toute sa gueule, fasciné. Scintillant sous la pluie française, il était là, le miracle de leur

technologie, la preuve qu'ils ne s'étaient pas fourvoyés, que le pays pouvait accomplir de grandes choses, et même battre les impérialistes dans leur course à la lune, elle était là, la mécanique parfaite, perchée sur un drôle de monticule, le Spoutnik.

Sa queue balançait de droite à gauche avec frénésie.

Il sauta par la fenêtre ouverte.

Quelques semaines plus tard, un entrefilet parut dans le journal interne des grands magasins Leclerc : « Laïka, une nouvelle mascotte pour notre enseigne de Vitry-sur-Seine. » L'article était accompagné d'une photographie floue montrant un chien en compagnie de deux caissières. Les deux femmes avaient adopté l'animal, émues par ses plaintes lorsque vigiles et apprentis du rayon boucherie avaient tenté de le séparer de la machine. « Tant que nous serons là, Laïka sera nourrie, » avait décrété Sylviane Thomas, qui précisait le goût particulier de l'animal pour les cornichons.





## Remerciements

*Pierre-Jean Boyer et Bernadette Kong ont été d'incessants pourvoyeurs de documentation au sujet de Vitry et m'ont accompagnée tout au long de mon écriture qui, sans eux, n'aurait pas vu le jour.*

*Ces nouvelles ont été conçues et rédigées pour partie lors d'une résidence à la Cité Internationale des Récollets. Merci à Chrystel Dozias et à son équipe pour leur accueil attentif.*

*Philippe Nayer, directeur du Centre Wallonie - Bruxelles de Paris, ainsi que Pascaline Van Bol et Anne Vanden Bossche du CGRI France, ont accordé leur soutien répété à ce projet.*

*Merci également à Frédéric Devez pour ses nombreuses relectures, à Louis Everaert pour ses encouragements, à Catherine Hennebert pour son exigence littéraire, Daniel de Lonneux pour ses remarques attentives et Martine Clesse pour ses critiques constructives.*

*Anita Van Belle*





## Une œuvre, un texte, une nouvelle

À travers cette collection inédite, la Semise souhaite mettre en valeur les œuvres de son patrimoine 1%.

Dans chaque fascicule, l'œuvre présentée inspire l'écriture d'un critique d'art et d'un auteur, qui livrent un texte et une nouvelle.

La connaissance de l'œuvre s'approfondit et son imaginaire s'enrichit, contribuant ainsi à bâtir « une ville à vivre ».

**1% Culturel**

avril 2007

semise